

Détournement de la case
dans *La guerre des rues et des maisons*
de Sophie Yanow

Thara Charland

Université de Montréal

La guerre des rues et des maisons est un roman graphique relatant la vie d'une artiste *queer* qui est établie à Montréal et participe à la grève étudiante de 2012. Si les premières pages de la bande dessinée esquissent le portrait des événements du printemps érable (manifestations, brutalité policière, propositions adoptées en assemblées étudiantes, etc.), la grève est rapidement reléguée au second plan du récit – sans toutefois être complètement évacuée – au profit d'une réflexion sur la gestion urbanistique de l'espace et des jeux de pouvoir inscrits à même la matérialité de la ville. Dans le cours d'urbanisme auquel elle assiste, la narratrice en apprend plus sur les tactiques militaires du maréchal Bugeaud, sur l'haussmanisation de Paris et sur la construction par Robert Moses des autoroutes qui ceinturent et traversent New York.

Lors du gala de l'Académie de la vie littéraire 2014, la bande dessinée *La guerre des rues et des maisons* a été récompensée par Mathieu Arsenault. Dans la notice qu'il dédie à l'œuvre, Arsenault écrit :

Parce qu'on l'habite, on oublie trop souvent que la ville n'a rien de naturel. C'est un espace de disciplinaire. C'est ce que la grève de 2012 a fait apparaître. Mais les rues peuvent aussi se transformer en espaces tactiques lorsque les manifestants en reprennent possession. *La guerre des rues et des maisons* propose à cet effet une méditation très juste sur les effets qu'a le pouvoir sur l'intimité, la peur de manifester, cette sourde culpabilité qui nous rappelle aux illégalités qui nous constituent. Le trait d'esquisse de Sophie Yanow, sa manière de cadrer, sa manière d'intégrer dans le dessin le flot de sa pensée, tout ça réussit à poser si bien la question de la ville et du pouvoir qu'on s'étonne qu'il n'y ait pas plus de collaborations entre urbanistes et bédéistes (2014).

L'événement sociopolitique de la grève étudiante de 2012 comme révélateur d'un phénomène plus profond me semble être un bon point de départ pour une lecture éclairante du livre de Sophie Yanow. L'hypothèse qui conduira ma lecture de ce roman graphique est la suivante: loin de tenter d'esquisser le portrait fidèle d'une réalité historique, *La guerre des rues et des maisons* inscrit la grève étudiante de 2012 dans une réflexion plus large sur l'espace et sur la façon dont le pouvoir réussit à le façonner. Cette réflexion, qui est inspirée des travaux de Michel Foucault sur l'espace disciplinaire et qui fait écho à ceux de Michel de Certeau sur les pratiques d'espace, répond à l'usage détourné que fait Yanow de la case de bande dessinée. Je m'intéresserai d'abord aux représentations de la cartographie et de la topographie dans le roman graphique et à l'influence des réflexions de Certeau. Je poursuivrai mon analyse en liant la bande dessinée à la pensée de Foucault sur l'espace disciplinaire et l'art des répartitions. Je terminerai en

m'attachant à l'article « L'art de la défaite » d'Hubert Aquin afin de broser le portrait d'un héritage de la guérilla à construire dans *La guerre des rues et des maisons*, héritage qui s'incarne tant dans les références à la résistance de 1840 à Alger que dans l'allusion aux films *La haine* et *La bataille d'Alger*.

LA CARTOGRAPHIE ET LA MÉCONNAISSANCE DES PRATIQUES

Dans la partie intitulée « Pratiques d'espace » de *L'invention du quotidien*, Certeau différencie deux attitudes possibles face à la ville. À la vision panoptique, c'est-à-dire la vision englobante, totalisante et panoramique, celle des urbanistes et des cartographes, il oppose la pratique des usagers, celle des habitants de la ville, des simples marcheurs et des pratiquants ordinaires qui, selon lui, « jouent des espaces qui ne se voient pas [et] en ont une connaissance aussi aveugle que dans le corps à corps amoureux » ([1980] 1990 : 141). À propos de la vision panoptique, il écrit plutôt :

L'immense texturologie qu'on a sous les yeux est-elle autre chose qu'une représentation, un artefact optique ? C'est l'analogue du fac-similé que produisent, par une projection à distance, l'aménageur de l'espace, l'urbaniste ou le cartographe. La ville-panorama est un simulacre « théorique » (c'est-à-dire visuel), en somme un tableau, qui a pour condition de possibilité un oubli et une méconnaissance des pratiques ([1980] 1990 : 141).

Toujours selon lui, il y aurait un fort antagonisme entre la pratique des usagers et la planification logistique du lieu pen-

sée par les urbanistes. La vision de ceux-ci tendrait à figer un sens, une interprétation, un usage du lieu avec lesquels entretrait en conflit la pratique des usagers.

Cette opposition entre usagers et vision panoptique se trouve dès l'incipit du roman graphique *La guerre des rues et des maisons*: « Quand j'étais petite, il n'y avait pas Google Maps. Juste des forêts, des montagnes. Mais on vivait près des bureaux de Google. Les cartes sont apparues très vite, suggérant des itinéraires que nous savions impraticables¹ » (Yanow, 2013 : 7). Aux trajets proposés par l'entreprise Google – que l'on peut considérer comme le grand maître de la cartographie –, la narratrice oppose les sentiers empruntés depuis l'enfance, renforçant la disparité entre théorie et pratique.

La narratrice du roman graphique affirme d'ailleurs qu'à son arrivée à Montréal, elle « ne connaissai[t] rien à la géographie de la ville. Elle s'est dessinée au fil des promenades² » (2013 : 22). La connaissance de la ville passe donc nécessairement par la marche, par un usage concret de celle-ci. Ainsi n'est-il pas anodin que le personnage de la narratrice dépasse les cases représentant Montréal, comme si son usage de l'espace ne pouvait être contenu ni dans un cadre ni dans une cartographie précise³.

1. Voir annexe A.

2. Voir annexe B.

3. Voir annexe B.

Mais si la narratrice de *La guerre des rues et des maisons* est une usagère de la ville, elle expérimente parfois la vision panoptique caractéristique de la cartographie. C'est notamment le cas pendant la pause de son cours d'urbanisme: «Le cours est au 12^e étage d'un building du centre-ville. [...] À la pause, j'observe l'extérieur. Pas trop longtemps! Juste assez pour ne pas me faire remarquer. Je ne suis jamais montée ici. Avantage tactique⁴» (2013: 24). Ce que la narratrice relève est la position de pouvoir dans laquelle la vision panoptique place celui qui l'éprouve. Le centre-ville de Montréal constitue, en ce sens, le lieu par excellence du pouvoir avec ses hauts gratte-ciel qui offrent une vue d'ensemble sur la ville. C'est pourquoi, comme le note la narratrice, «comme le but de la grève, c'est de déranger, [les manifestants descendent] au centre-ville pour altérer le cours des choses⁵» (2013: 26). La grève est ici directement liée à l'usage de l'espace, et plus encore à son détournement: les manifestants occupent le centre-ville pour investir l'espace du pouvoir, pour utiliser l'espace d'une manière non prévue. La grève s'oppose ainsi à la vision panoptique qui prévoit un certain usage de l'espace (avec des règles, des codes de conduite, etc.). Il est d'ailleurs significatif que l'idée de la descente se retrouve sous trois formes différentes dans la planche (« nous descendons », « je m'y traîne », « j'y descends ») puisque l'usage de la ville suppose le mouvement et l'immersion, contrairement à l'immobilité et à la vision

4. Voir annexe C.

5. Voir annexe D.

surplombante de l'urbaniste et du cartographe. Cependant, la narratrice affirme qu'au cours des manifestations au centre-ville, « un sentiment persiste : à cet endroit, on s'attaque à plus gros que nous⁶ » (2013 : 27).

Cette sensation est sans doute provoquée par la conviction que les grévistes occupent un espace qui n'est pas le leur. Dans *L'invention du quotidien*, Certeau propose une seconde opposition pour rendre compte des pratiques d'espaces des usagers, celle entre stratégie et tactique. La stratégie serait le privilège des sujets de « vouloir et de pouvoir » ([1980] 1990 : 59) et postulerait un lieu propre, c'est-à-dire un certain contrôle sur le terrain, sur le temps et sur l'organisation des événements. À l'opposé, la tactique consisterait en

l'action calculée que détermine l'absence d'un propre. Alors aucune délimitation de l'extériorité ne lui fournit la condition d'une autonomie. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Aussi doit-elle jouer avec le terrain qui lui est imposé tel que l'organise la loi d'une force étrangère. Elle n'a pas le moyen de se tenir en elle-même, à distance, dans une position de retrait, de prévision et de rassemblement de soi : elle est mouvement « à l'intérieur du champ de vision de l'ennemi », comme le disait Von Bülow, et dans l'espace contrôlé par lui ([1980] 1990 : 60-61).

Les grévistes occuperaient, selon la dichotomie établie par Certeau, l'espace urbain selon la logique de la tactique. La ville ne leur appartient pas, elle est ce « lieu [...] de l'autre » où il faut continuellement réagir à l'opposant.

6. Voir annexe D.

LA RÉPARTITION DE L'ESPACE DISCIPLINAIRE

S'il est possible d'analyser le roman graphique de Yanow à la lumière des oppositions que développe Certeau dans *L'invention du quotidien*, c'est peut-être parce que ce dernier est un héritier de la pensée et des travaux de Foucault, philosophe mentionné dans *La guerre des rues et des maisons*. Une double planche du roman graphique s'attache en effet à reproduire le décor urbain montréalais dans lequel évoluent les grévistes (les boulevards, les plazas, les rues) et au sujet duquel la narratrice affirme : « Foucault appellerait ça de "l'espace disciplinaire"⁷ » (2013 : 29).

Dans *Surveiller et punir*, Foucault rappelle qu'« [i]l faut cesser de toujours décrire les effets du pouvoir en termes négatifs : il "exclut", il "réprime", il "refoule", il "censure", il "abstrait", il "masque", il "cache". En fait, le pouvoir produit ; il produit du réel ; il produit des domaines d'objets et des rituels de vérité. L'individu et la connaissance qu'on peut en prendre relèvent de cette production » (1975 : 227). C'est qu'au-delà du caractère coercitif du pouvoir, nous devons nous efforcer de voir ce qu'il produit comme système, comme structure dans la société.

L'une des structures du pouvoir est cet espace disciplinaire. Dans la lecture inaugurale du cours *Sécurité, territoire et population* qu'il a donné au Collège de France, le philo-

7. Voir annexe E.

sophe distingue trois formes d'exercice du pouvoir. Le premier, le juridico-légal, est un système binaire qui « consiste à poser une loi et à fixer une punition à celui qui l'enfreint » (Foucault, 2004 : 7), tandis que le troisième est le dispositif de sécurité qui, au-delà de la notion d'éthique, adopte une vision plus macroscopique des enjeux de pouvoirs.

Le deuxième système, l'espace disciplinaire, est celui qui nous intéresse ici. L'une des caractéristiques principales de l'espace disciplinaire, que la narratrice de *La guerre des rues et des maisons* rattache à l'urbanité de Montréal, est qu'il met en œuvre des techniques pour procéder à la répartition des individus dans l'espace. Partant de l'idée selon laquelle la discipline « exige la clôture, la spécification d'un lieu hétérogène à tous les autres et fermé sur lui-même » (1975 : 166), Foucault explique que « le principe de "clôture" n'est ni constant, ni indispensable, ni suffisant dans les appareils disciplinaires. Ceux-ci travaillent l'espace d'une manière beaucoup plus souple et plus fine. Et d'abord selon le principe de la localisation élémentaire ou du quadrillage. À chaque individu, sa place; et en chaque emplacement, un individu » (1975 : 167-168).

Ce quadrillage, caractéristique de l'espace disciplinaire, n'est pas sans rappeler l'usage que fait Yanow de la case dans son roman graphique. Dans son ouvrage théorique sur la bande dessinée, *L'art invisible*, Scott McCloud repère six types d'enchaînements entre les cases : « [...] de moment à moment, d'action à action, de sujet à sujet, de scène à scène, de point de

vue à point de vue et en solution de continuité» (1999 : 82). Toujours selon McCloud, l'usage de la case en bande dessinée est traditionnellement une manière de marquer une rupture temporelle ou une rupture visuelle, c'est-à-dire d'instaurer une temporalité ou de suggérer un changement de lieu ou d'action. Ainsi est-il possible d'affirmer que plusieurs pages du roman graphique de Yanow présentent des changements de cases typiques. C'est le cas de la planche de la page 12⁸. Un ami de la narratrice marche vers elle tout en lui racontant sa plus récente altercation avec la police. Nous sommes ici dans un enchaînement d'action à action, jusqu'à la dernière case qui propose plutôt un changement de sujet à sujet, puisqu'elle traduit un glissement de focalisation à l'intérieur d'une même scène.

Or, à de nombreux endroits dans *La guerre des rues et des maisons*, l'utilisation de la case de bande dessinée ne peut être associée aux enchaînements relevés par McCloud. C'est le cas des deux doubles planches des pages 60 à 63⁹. La case est plutôt utilisée comme quadrillage, exemplifiant le principe de «localisation élémentaire» dont parle Foucault. Aucun changement temporel ou visuel n'apparaît sur ces planches. Le caniveau entre les cases n'est pas exploité pour signifier une ellipse¹⁰. Les dessins sont plutôt fragmentés par la case, qua-

8. Voir annexe F.

9. Voir annexe G.1. et G.2.

10. «Les cases d'une bande dessinée fragmentent à la fois l'espace et le temps, proposant sur un rythme haché des instants qui ne sont pas enchaînés. Mais

drillés par elle. L'usage particulier de la case dans le roman graphique pourrait donc se lire comme le résultat de l'influence de la réflexion de Foucault sur le quadrillage dans l'espace disciplinaire.

Il est important de noter que ce procédé de quadrillage apparaît pour la première fois au moment où la narratrice donne presque textuellement une définition du concept de vision panoptique : « Penser à l'espace. Rendre abstrait. Pour mieux comprendre » (2013 : 25). Le quadrillage apparaît donc lorsque la narratrice est en position de pouvoir par rapport à l'espace : elle expérimente la vision panoptique. Les pages suivantes explicitent la double relation à la spatialité au moyen d'un jeu sur le lien entre le texte et l'image¹¹. Alors que le dessin présente l'espace depuis un point de vue surplombant (la foule vue d'en haut puis, à droite, une vue en plongée – et quadrillée – de la narratrice au pied d'un grand édifice), le texte, lui, adopte plutôt le point de vue de celui qui se trouve en bas. Rappelons que, dans sa définition de la vision panoptique, Certeau la décrit comme une représentation, un artefact optique, un tableau, en somme une image, ce qui est précisément le cas dans cette double planche. La description de la conception de l'espace qui s'y oppose, celle des usagers, est par contraste endossée par le texte (« nous descendons », « je m'y traîne », « j'y descends »).

notre sens de l'ellipse nous permet de relier ces instants et de construire mentalement une réalité globale et continue » (McCloud, 1999 : 75).

11. Voir annexe D.

LA GUÉRILLA, UN HÉRITAGE À CONSTRUIRE

La rébellion de 1837-1838 semble être une « guerre perdue d'avance » (Aquin, 1965 : 33). Pourtant, le 23 novembre 1837, contre toute attente, les troupes rebelles des Patriotes remportent la bataille de Saint-Denis contre les Anglais. Dans son article « L'art de la défaite », Aquin établit un lien entre cette victoire et l'utilisation de la tactique de la guérilla, technique guerrière employée par des paysans espagnols contre l'armée napoléonienne. C'est que, souligne-t-il,

la répartition des munitions et des armes n'est pas indicative de l'issue des guerres révolutionnaires. [...] [C]e qui caractérise une guerre révolutionnaire, c'est cette inégalité d'armement et de moyens qui se trouve renversée, en cours de lutte, par la volonté d'indépendance de tout un peuple. Ceci ne veut pas dire que le choix des armes importe peu ; non ! Il faut, à mesure que progresse le combat armé, s'approprier les armes de l'ennemi, mais jamais sa stratégie ! (1965 : 34) Les Patriotes, héritiers de cette technique de guerre, réussissent donc à vaincre les Anglais à Saint-Denis. Cependant, surpris et paralysés par leur victoire inattendue, ils ne profitent pas de cet avantage et, contre toute logique, délaissent la technique de la guérilla, adoptent le langage ennemi :

En bons colonisés, les patriotes jouent à l'intérieur des lignes blanches et se comportent, avec une politesse de désespérés, en parfaits gentlemen. Pas de coups bas, pas de « furia francese » ; pas de ruses ou si peu, pas de manières déplacées à table. On mange comme son hôte. On se bat comme lui : on fait la guerre aux Anglais exactement comme ils nous ont appris à faire la guerre, sous leurs ordres, aux Américains, en 1812 (Aquin, 1965 : 36).

Trois ans après la rébellion des Patriotes, à Alger, « le maréchal Thomas Bugeaud est envoyé par la France dans la casbah d'Alger avec 100 000 hommes pour éliminer une résistance tenace de 10 000 hommes. On l'a envoyé effacer la logique indigène de la ville et il le fit par la démolition, la destruction complète des maisons, creusant de larges routes » (Yanow, 2013: 38-39). Cette « résistance tenace » et cette « logique indigène » ne sont pas sans rappeler, me semble-t-il, la technique de la guérilla que les patriotes ont utilisée lors de la bataille de Saint-Denis et dont nous entretient Aquin dans « L'art de la défaite ».

Selon la narratrice, plusieurs tentatives du contrôle de l'espace urbain s'inscrivent dans un héritage du maréchal Bugeaud. Elle rappelle en effet que ce dernier aurait écrit, en guise de legs à la postérité, un manuel à l'intention de ceux qui voudraient éradiquer une éventuelle « logique indigène ». Vingt ans plus tard, « Haussmann, un de ses fervents admirateurs, est engagé pour remodeler Paris » (Yanow, 2013: 42), tandis qu'en 1942, Robert Moses, l'architecte responsable des autoroutes qui traversent et ceinturent New York, rédige « un long article très élogieux à propos d'Haussmann dans *Architectural Forum* » (2013: 44).

Je postule qu'à cette filiation urbanistique marquée par le contrôle et le quadrillage de l'espace, la narratrice oppose un héritage – à venir et toujours à construire – de la guérilla. En ce sens, il n'est pas anodin que la narratrice relate son visionnement de deux films, soit *La haine*, un film de Mathieu Kas-

sovitz sur la vie d'adolescents dans les banlieues parisiennes, et *La bataille d'Alger*, un film de Gillo Pontecorvo racontant la lutte pour le contrôle de la casbah d'Alger. Tout comme le roman graphique, les deux films développent une réflexion sur l'occupation de l'espace. *La haine* présente de jeunes Parisiens qui, « pour échapper à la surveillance, [...] se créent des espaces privés sur les toits, mais en sont rapidement évincés » (Yanow, 2013 : 53), tandis que, dans *La bataille d'Alger*, « [l]es ruelles de la casbah sont encore étroites. La ville est toujours occupée par les colons français, mais la résistance reprend (un temps) » (2013 : 54). Contrairement aux Patriotes lors de la bataille de Saint-Charles, les révoltés des deux films ne reprennent ni la logique ni le langage de l'ennemi : dans *La haine*, un DJ « mixe Édith Piaf avec du rap anti-police » (2013 : 53), alors que *La bataille d'Algérie* « illustre les techniques de guérilla pratiquées dans la casbah par la résistance algérienne contre les parachutistes français » (2013 : 69).

Il faut également noter que le manuel d'éradication de révoltes citoyennes du maréchal Bugeaud s'intitule *La guerre des rues et des maisons*, tout comme le roman graphique de Yanow. Si l'on peut habituellement interpréter la reprise d'un titre comme une forme d'hommage à un auteur ou une manière de s'inscrire dans son héritage, il me semble ici que Yanow traduit exactement ce qu'Aquin définissait comme la guérilla, c'est-à-dire « s'approprier les armes de l'ennemi, mais jamais sa stratégie ». La reprise du titre pourrait donc se lire comme une technique de guérilla, comme une manière d'op-

poser à la filiation urbanistique de Bugeaud un héritage autre, celui de penseurs comme Foucault et Certeau.

Cet héritage de la guérilla à construire, que dessine en creux *La guerre des rues et des maisons*, doit évidemment être lié à la grève étudiante du printemps 2012. À la toute fin du roman graphique, la narratrice et ses amis vont passer quelques jours à la campagne afin de « faire “un retour à la terre” » (2013 : 59). Rapidement, toutefois, ils se rendent compte que la révolution est impossible en campagne, que c'est l'espace de la ville que l'on doit occuper, que c'est sa logique du quadrillage qu'il faut combattre.

Enfin, cet héritage de la guérilla – tout comme la réflexion sur l'espace disciplinaire de Foucault – se répercute encore une fois, me semble-t-il, sur l'usage de la case. La double planche des pages 38 et 39 est, à cet effet, exemplaire puisque le cadre y est presque absent¹². Il apparaît cohérent qu'au moment où l'on parle de la « logique indigène » et de la révolte citoyenne dans la casbah d'Alger, le cadre et les cases de la bande dessinée se voient, sinon complètement effacés, du moins tronqués. Cela entre en dialogue avec l'affirmation de Foucault selon laquelle l'espace disciplinaire « exige la clôture », tandis que, nous le comprenons, l'espace de la révolte la refuse. La casbah d'Alger ne répondant pas à cette exigence, l'image qui la représente n'est pas clôturée. L'héritage de la guérilla dans *La guerre des rues et des maisons* pourrait donc se lire non seu-

12. Voir annexe H.

lement dans le propos du roman graphique, mais aussi dans la mise à mal et le détournement des règles traditionnelles de composition de la bande dessinée.

CONCLUSION

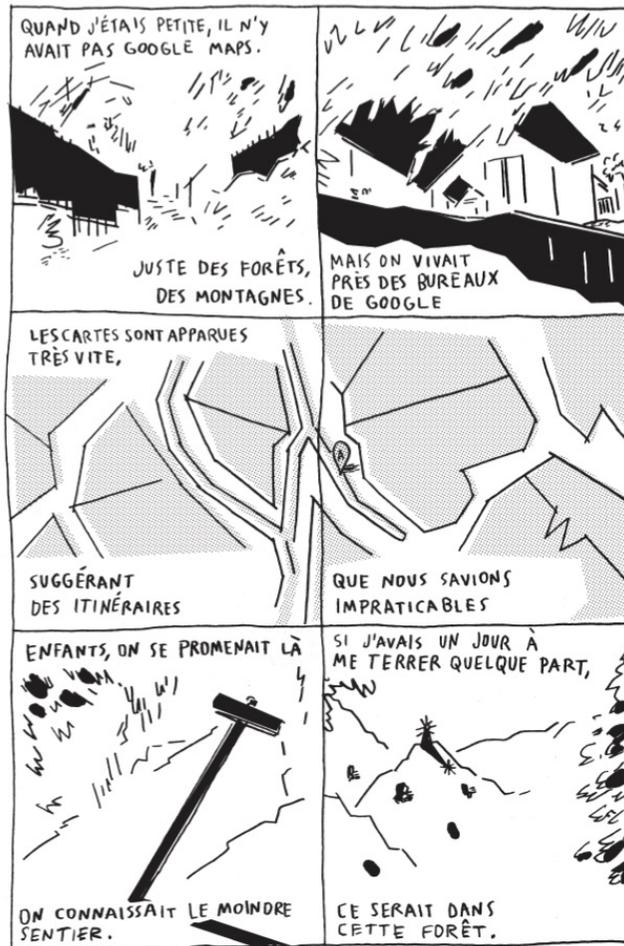
Si j'ai surtout tissé, dans le présent article, des liens entre le roman graphique de Yanow et les théories de Foucault sur l'espace disciplinaire, celles de Certeau sur l'opposition entre la vue panoptique et la pratique des usagers et la conception de la guérilla d'Aquin, il me semblerait également intéressant de lire *La guerre des rues et des maisons* à la lumière des propos de Gérard Beudet dans son essai *Les dessous du printemps étudiant: la relation trouble des Québécois à l'histoire, à l'éducation et au territoire*, paru aux Éditions Nota bene la même année. Dans cet essai, Beudet se propose de montrer qu'«[o]n aurait assisté, en ces moments printaniers de fortes tensions, d'exaspérations et de polarisations d'une rare intensité, à un retour du refoulé qu'il serait mal avisé d'ignorer, d'autant que la dénonciation de ce qui a initialement lancé le printemps étudiant [...] semble s'attaquer davantage à un symptôme qu'à ce qui en constituerait la cause profonde» (2013: 21). Ce «retour du refoulé» s'incarnerait selon lui dans un trop lourd poids des héritages qui aurait empêché la société québécoise d'assumer pleinement les réformes en matière d'éducation et d'urbanisme que promettait la Révolution tranquille.

Deux parallèles pourraient être tracés entre *Les dessous du printemps étudiant* et *La guerre des rues et des maisons*. D'une part, chez Beaudet, la grève est conçue comme le symptôme d'un traumatisme plus important, alors que chez Yanow, la grève est utilisée comme détour herméneutique pour comprendre des enjeux plus larges sur la structuration et le façonnement de l'espace. D'autre part, les deux livres analysent et envisagent la grève de 2012 dans son rapport au territoire. L'espace n'est donc pas quelque chose qui va de soi, il est toujours problématique, tant dans les forces de pouvoir qui le gèrent que dans les nombreux refoulés historiques qu'il porte en lui.

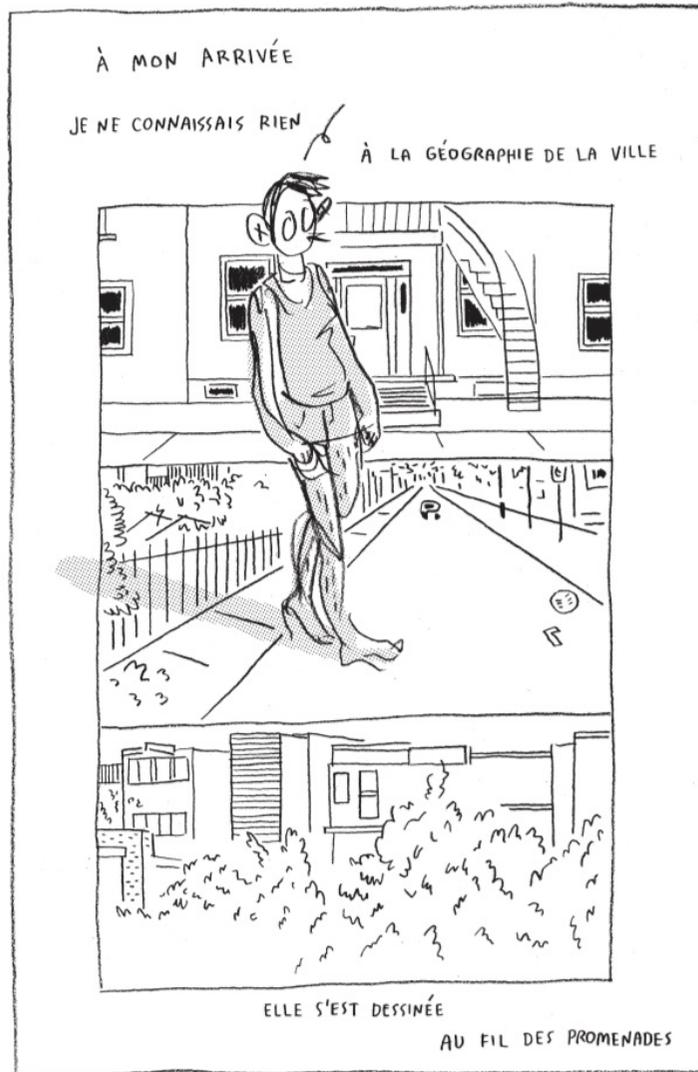
BIBLIOGRAPHIE

- AQUIN, Hubert (1965), « L'art de la défaite : considérations stylistiques », *Liberté*, vol. 7, n^{os} 1-2, p. 33-41.
- ARSENAULT, Mathieu (2014), « Sophie Yanow, La guerre des rues et des maisons », *Doctorak, Go!*, 11 mars, [En ligne], <http://doctorak-go.blogspot.ca/2014/03/sophie-yanow-la-guerre-des-rues-et-des.html>
- BEAUDET, Gérard (2013), *Les dessous du printemps étudiant : la relation trouble des Québécois à l'histoire, à l'éducation et au territoire*, Montréal, Nota bene.
- CERTEAU, Michel de ([1980] 1990), *L'invention du quotidien*, vol. 1 : *Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, Michel (1975), *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, Michel (2004), *Sécurité, territoire, population : cours au Collège de France. 1977-1978*, Paris, Gallimard/Éditions du Seuil. (Coll. « Hautes études ».)
- MCCLLOUD, Scott (1999), *L'art invisible : comprendre la bande dessinée*, Paris, Delcourt.
- YANOW, Sophie (2013), *La guerre des rues et des maisons*, Montréal, La mauvaise tête.

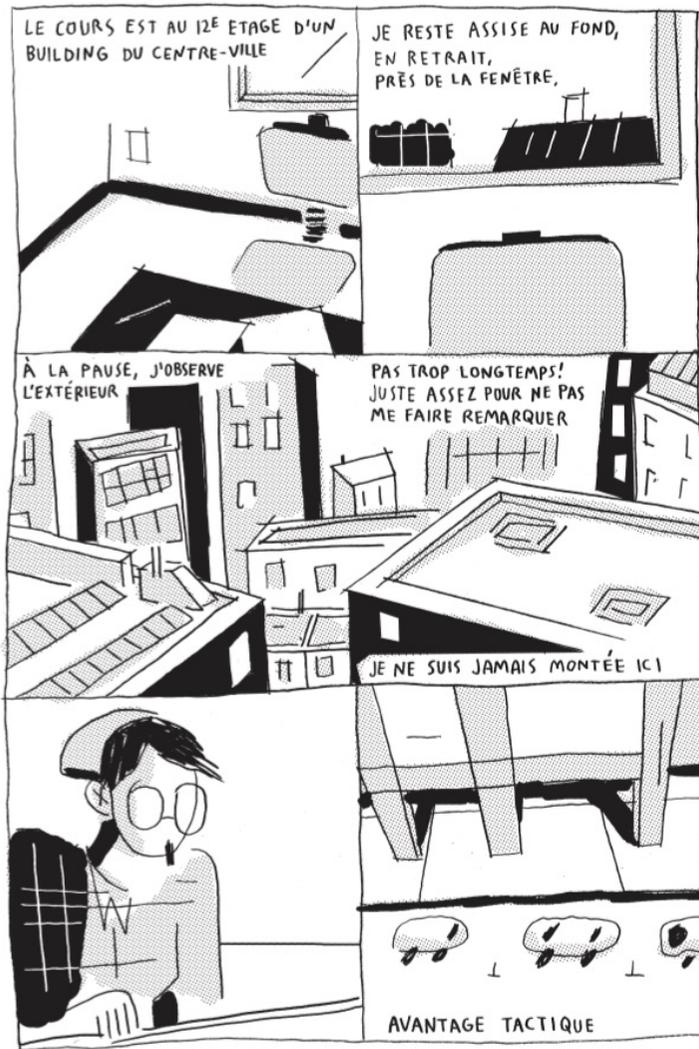
ANNEXE A



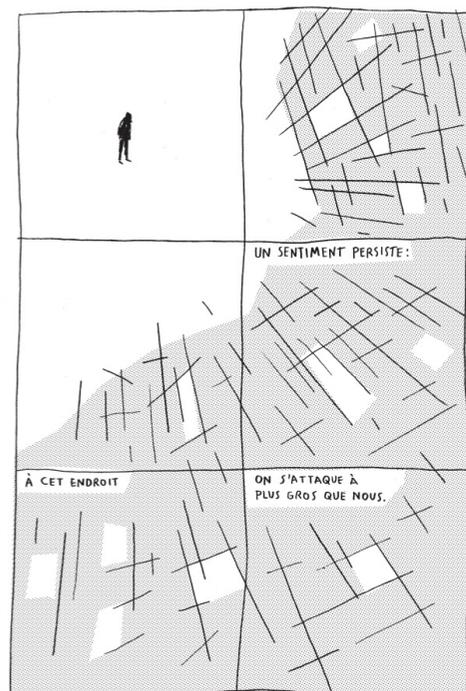
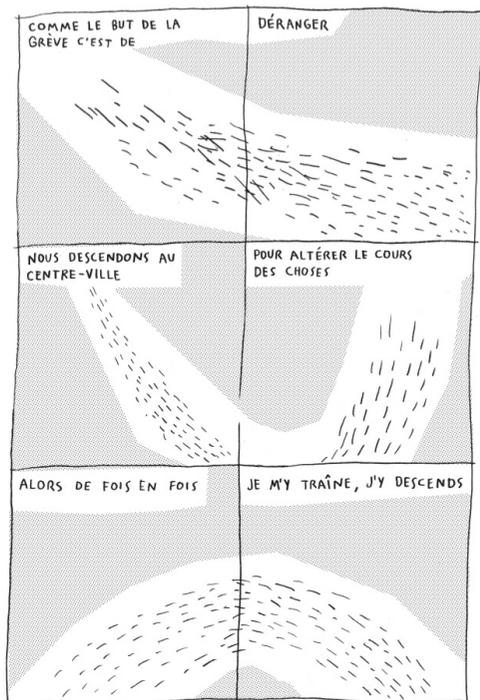
ANNEXE B



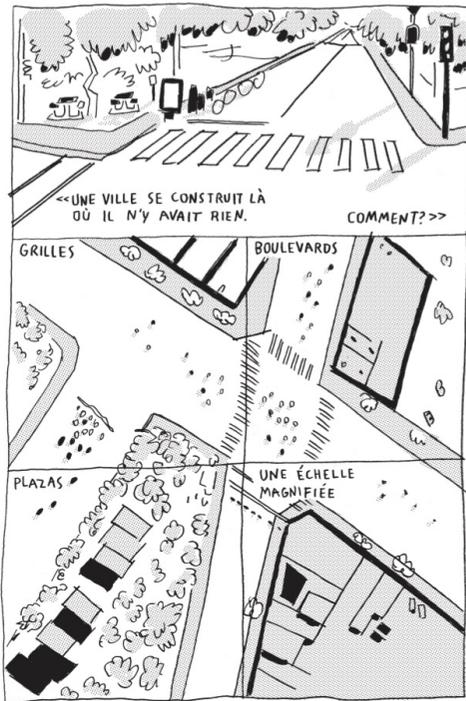
ANNEXE C



ANNEXE D



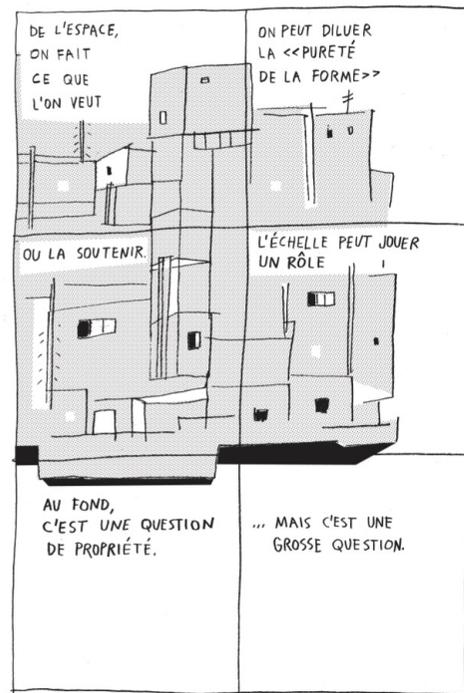
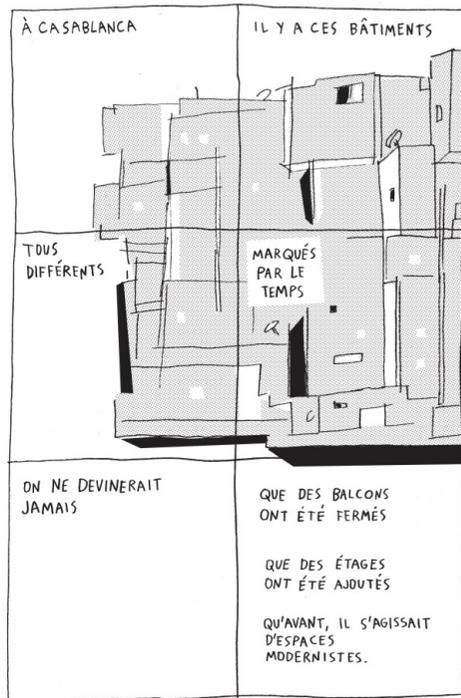
ANNEXE E



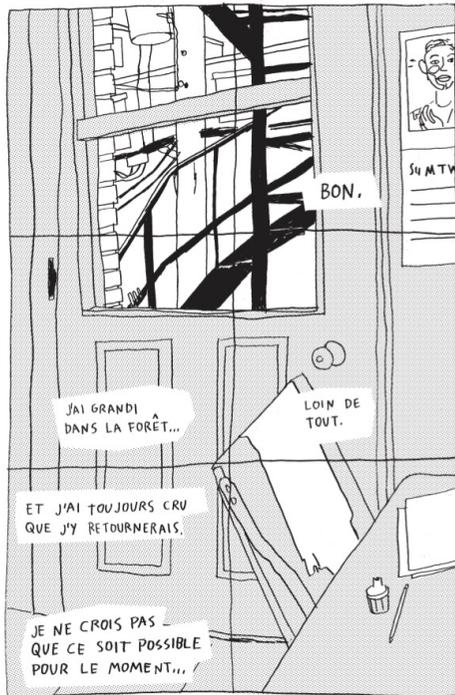
ANNEXE F



ANNEXE G.1



ANNEXE G.2



ANNEXE H

